

J'ai l'honneur de déposer sur le bureau de l'Académie, de la part des responsables de la collection, l'édition suivante :

Isidore de Séville, *Étymologies, Livre I : La Grammaire*. Texte établi, traduit et commenté par Olga Spevak, Paris, Les Belles Lettres, 2020, CLVII-470 p. (Auteurs latins du Moyen Âge).

Un colloque consacré à Isidore de Séville, qui se tint en Espagne en 1959, avait souligné la nécessité d'une nouvelle édition commentée des *Étymologies*. Sous l'impulsion de notre regretté confrère, Jacques Fontaine, ce projet fut mis en œuvre sur un plan international. Il suscita aussi la création d'une nouvelle collection publiée par Les Belles Lettres sous le nom d'Auteurs latins du Moyen Âge. Le premier volume parut en 1981 ; c'était le *Livre XVII : De l'Agriculture*, dû à Jacques

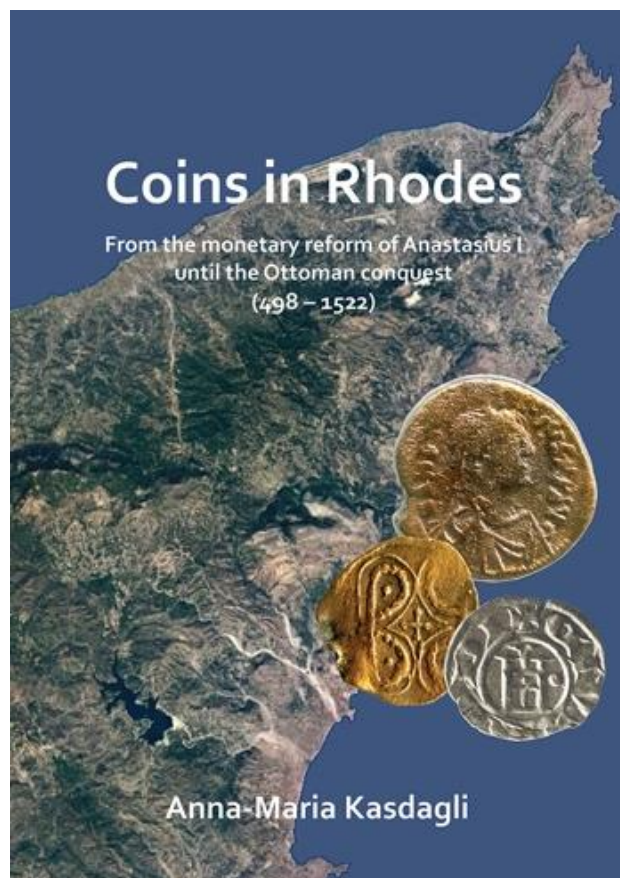
André. Depuis lors, seize autres livres des *Étymologies* ont été édités sur nouveaux frais et commentés, avec des traductions en diverses langues (français, espagnol, italien ou anglais), selon les signataires. Les trois livres restants sont en préparation, déjà avancée, de sorte que l'on peut espérer voir d'ici peu la fin de cette entreprise gigantesque, que dirigent actuellement deux très bons spécialistes de la latinité tardive, Jean-Yves Guillaumin et Jacques Elfassi.

Le volume présenté aujourd'hui traite du Livre I des *Étymologies*, consacré à la Grammaire. C'est le plus épais des dix-sept publiés jusqu'ici, et cela n'a rien d'étonnant, car il s'agit en quelque sorte du socle de l'encyclopédie isidorienne. Olga Spevak, qui s'en est chargée, est maître de conférences à l'Université de Toulouse. Son introduction renferme d'abord une belle synthèse sur la tradition grammaticale de langue latine et ce qu'en a retenu ou écarté l'évêque de Séville, dans le premier tiers du VII^e siècle, pour la formation des membres du clergé. Elle aborde ensuite les problèmes liés à l'établissement du texte latin, particulièrement épineux. Les *Étymologies* comportent plusieurs strates, notamment une révision générale due à un ami et correspondant d'Isidore, Braulion de Saragosse, qui est à l'origine de la division en vingt livres. Selon les manuscrits, qui se laissent répartir en trois familles (alpha, bêta, gamma), le texte en est plus concis (bêta) ou plus développé (alpha, gamma). Et comme cela est de règle dans une compilation, les copistes ont parfois prolongé le travail d'Isidore et de ses réviseurs en ajoutant des éléments qui leur semblaient

indispensables. Selon les principes adoptés dans la collection, Olga Spevak édite la recension longue gamma. Son appareil critique repose sur la collation complète de sept manuscrits et des renvois sporadiques à neuf autres témoins. Mais pour en faciliter la lecture, elle a conçu plusieurs annexes qui regroupent tour à tour les différences introduites dans son texte par rapport à l'édition de Wallace M. Lindsay (Oxford, 1911) ; les additions propres aux familles gamma, alpha et bêta ; les additions présentes dans des manuscrits isolés.

D'autres aspects du travail éditorial étaient spécialement ardues. En premier lieu, le choix des graphies, notamment pour les termes techniques empruntés au grec : Olga Spevak a préféré, judicieusement, ne pas rétablir l'orthographe étymologique, mais retenir les graphies majoritairement transmises, en les confrontant le cas échéant à celles des sources ou au traité postérieur de Julien de Tolède. Plus difficiles encore étaient le repérage des sources et leur exploitation pour l'établissement du texte latin. Une annexe en dresse un bilan commode aux p. 452-463. L'éditrice s'est gardée à juste titre d'aligner les emprunts isidoriens, qui pouvaient déjà être fautifs, sur les éditions actuelles de référence : excellent principe, malaisé à observer, parce que la frontière n'est pas claire entre les fautes commises en amont d'Isidore, c'est-à-dire au niveau de ses modèles, les erreurs du compilateur lui-même et celles qu'ont commises en aval les copistes de son encyclopédie.

L'annotation, infrapaginale ou complémentaire, est très abondante dans un domaine renouvelé en profondeur depuis une quarantaine d'années. L'une des sources majeures de ce livre premier, le *De uitiis et uirtutibus orationis*, n'a été publiée qu'en 1975, et son statut de modèle direct d'Isidore n'a été établi qu'en 1999. Du reste, certains continuent, à tort semble-t-il, d'y voir une œuvre postérieure à ce dernier, imputable à Julien de Tolède. La tradition indirecte, évoquée sous le terme de *Testimonia*, est ici limitée à deux textes majeurs : *l'Ars grammatica* du même Julien et le *Liber glossarum*. À propos du second, Olga Spevak estime qu'il dépend du manuscrit W d'Isidore (El Escorial P. I 7 du IX^e s.) et qu'il est donc sans intérêt pour l'établissement du texte des *Étymologies*. Elle aurait dû se montrer un peu plus prudente, car des recherches en cours tendent à montrer qu'une partie au moins des emprunts du *Liber glossarum*, étiquetés isidoriens, dépendent non des *Étymologies*, telles que nous les lisons, mais de fiches intermédiaires entre les sources d'Isidore et le texte final de son encyclopédie (voir à ce sujet A. Grondeux – F. Cinato, « Nouvelles hypothèses sur l'origine du *Liber glossarum* », *Archivum latinitatis medii aevi*, 76, 2018, p. 61-100). Quelle que soit la solution de cette question disputée, le présent ouvrage permet une approche renouvelée de la doctrine grammaticale d'Isidore, par la richesse de son annotation et de sa documentation.



J'ai l'honneur de déposer sur le Bureau de l'Académie de la part de son auteur, le livre de Mme Anna-Maria Kasdagli intitulé *Coins in Rhodes. From the monetary reform of Anastasius I until the Ottoman conquest (498-1522)*, vi-444 pages; 139 fig., 154 pl., Oxford, Archaeopress, 2018.

Archéologue, membre de l'Éphorie du Dodécanèse, elle a consacré de nombreux travaux à cette région et à la Rhodes médiévale, dont le *Stone carving of the Hospitaller Period in Rhodes. Displaced Pieces and Fragments* (2016) qui a reçu le prix Schlumberger en 2019. Le catalogue ne compte pas moins de 3 334 monnaies, toutes reproduites à échelle 1 : 1 sur les 154 planches. Il s'agit en majorité des découvertes des nombreuses fouilles de sauvetage ou autres, entreprises par les autorités grecques après 1947, mais aussi

des trouvailles fortuites apportées par leurs inventeurs, du contenu de deux trésors du XV^e siècle de contexte inconnu et du résultat de saisies. Y figurent enfin quelques monnaies échappées de la riche collection rassemblée par les Italiens entre 1912 et 1947, malheureusement disparue à la fin de la guerre dans des circonstances non élucidées.

L'auteur a travaillé sur ce matériel depuis sa nomination à l'Éphorie et livre ici une version remaniée de la thèse de doctorat de l'Université d'Athènes (2016) qu'elle lui avait consacrée, soumettant cette riche documentation à un commentaire aussi complet que souhaitable, illustré de nombreux graphiques et tableaux, mené dans les règles de l'art et reposant sur une bibliographie quasi-exhaustive et parfaitement maîtrisée. Le contexte archéologique et la localisation des trouvailles dans l'île font l'objet d'une liste par lieux de découverte, et de cartes par période (p. 162-204) d'une lisibilité remarquable. Cette étude éclaire l'évolution de l'habitat et des activités dans les différents quartiers de la ville et dans la campagne. On peut suivre aussi le faciès des trouvailles en contexte funéraire et les différences de structure entre ville et campagne. Tous ces aspects sont trop souvent négligés dans les publications purement numismatiques. De ce point de vue le livre rendra les plus grands services aux historiens locaux et aux responsables des fouilles à venir qui pourront interpréter plus en détail ces phénomènes que l'auteur s'est borné à signaler au fil de son exposé.

Celui-ci est conduit par grandes périodes chronologiques dont le contexte historique est utilement rappelé au lecteur. Les trouvailles accumulées sont analysées dans leur composition chronologique, parfois en trop grand détail, car vu à trop petite échelle comme celle d'un règne, l'échantillon devient exigu et perd de sa signification, et il ne faut pas trop forcer la recherche de liaisons avec un contexte historique local imparfaitement connu. Elles sont comparées tant que cela est possible, c'est-à-dire jusqu'au XII^e siècle, avec celles d'autres sites en Grèce, en Asie Mineure ou en Syrie. Les monnaies autonomes de la famille des Gabalas qui contrôle Rhodes entre 1203 et 1250 et les abondantes séries de petites monnaies des Hospitaliers, présentes en nombre dans les trouvailles et dans deux trésors du début du XV^e siècle sont soumises à une analyse originale qui en précise la datation et constitue un apport numismatique appréciable. Là aussi ce nouveau classement chronologique sera très utile aux numismates et aux archéologues.

À l'époque byzantine, la circulation rhodienne est rythmée par l'histoire maritime de l'île et son importance stratégique, sur la route de Chypre et de la Syrie. L'effondrement après 643 est manifestement lié à l'échec de l'expédition qui visait à reprendre Alexandrie. La présence d'un groupe inconnu d'imitations arabo-byzantines frappées localement est due à l'occupation arabe qui donna lieu à la destruction du célèbre Colosse. On est surpris ensuite de voir qu' aucune monnaie ou presque n'y parvient entre la fin du VII^e et les années 820, ce qui contraste avec la résilience des autres îles. La perte de l'Égypte et de la Syrie puis la participation de la flotte de l'île à la révolte de Thomas le Slave (820-824) expliquent en partie que la 'grande brèche' du haut Moyen Âge y ait duré plus longtemps que sur les autres sites.

La véritable reprise ne date que du XI^e siècle, influencée là encore par les opérations de la flotte du thème des Cibyrrhaiotes. Mais Rhodes n'était pas sa principale base de cette escadre, et l'auteur voit dans cette position marginale la raison de la faiblesse d'une circulation qui dépendait plus de l'activité militaire que d'échanges marchands. Les particularités remarquées comme le rognage des *folles* au XI^e siècle, puis la prédominance des *tétartèra* au XII^e lui paraissent refléter une pénurie de petite monnaie dans cet avant-poste oriental de l'empire.

L'installation des Hospitaliers en 1309 marque le véritable développement de l'île désormais dotée d'un système monétaire pluri-métallique propre de type occidental : denier, puis gros et enfin gillat d'argent (1332) sur le modèle provençal et napolitain, et même sequins ou ducats d'or sur le modèle vénitien au XV^e siècle aux côtés d'oboles ou *denari parvi* de cuivre. Les trouvailles ne permettent pas d'appréhender la circulation des espèces nobles, mieux connues par les documents écrits. Elles retracent en revanche la multiplication des petites espèces, les décries et refrappes les concernant au tournant du XIV^e siècle quand la croissance urbaine, la peste noire et la pénurie générale de métal blanc en eurent augmenté le besoin dans le menu peuple.

Cette étude méticuleuse d'un matériel dispersé et ingrat fait honneur au travail de l'épigraphie et il faut savoir gré à l'auteur d'offrir ainsi aux historiens et aux archéologues, au terme d'une dizaine d'années de travail, une documentation et une interprétation entièrement neuves qui feront date tant pour Byzance que pour l'Orient latin.



J'ai l'honneur de déposer sur le bureau de l'Académie, de la part de son auteur, Pierre Lecoq, la traduction intégrale, en langue française et en vers libres rimés, de l'épopée iranienne que Ferdowsi composa durant de longues années et termina en 1010 sous le règne du sultan Mahmoud de Ghazni : *Shâhnâmeh. Le Livre des Rois*, Les Belles Lettres / Geuthner, Paris, 2019. L'ouvrage compte 1739 pages, il est admirablement imprimé et illustré des cinquante miniatures d'un manuscrit safavide du XVI^e siècle, conservé à la British Library (*Additional 27257*) ainsi que de dessins originaux de Scott Pennnor's. Il s'ouvre sur une préface de Nahal Tajadod. P. Lecoq y a ajouté une brève introduction, l'a enrichi d'un index des noms propres et d'une bibliographie des éditions et des diverses études consacrées à ce grand texte.

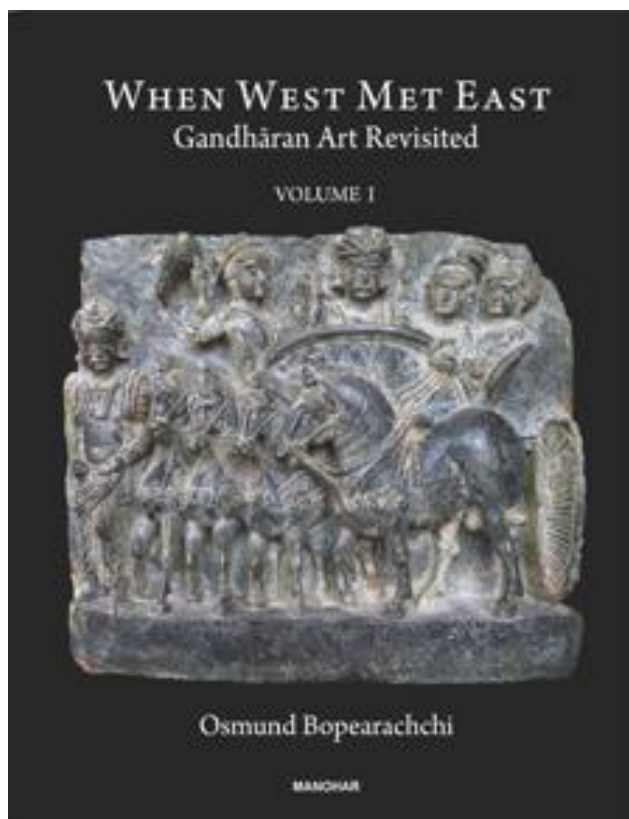
Pierre Lecoq, dont les publications iranologiques sont bien connues, et notamment une édition des inscriptions de la Perse achéménide publiée en 1997 (coll. Gallimard L'aube des peuples), a reçu le prix Émile Benveniste de notre Académie en 2018 pour sa grande traduction annotée d'un autre grand ouvrage *Les livres de l'Avesta, les textes sacrés des Zoroastriens* (éditions du cerf, 2016).

Traduire le *Shâhnâmeh* constitue évidemment un tour de force de la part du traducteur. En effet, P. Lecoq donne l'intégralité du texte de cette épopée, soit soixante mille distiques organisés en cinquante livres. Une telle traduction en français n'avait plus été entreprise depuis celle de Jules Mohl (parue de 1838 à 1878 en 7 volumes). Pour son entreprise P. Lecoq s'est entouré des meilleures éditions et de tous les commentaires les plus récents parus à Téhéran, à Calcutta, à Moscou ou à Berlin. La traduction de Mohl a déjà fait l'objet d'une reprise partielle, sous forme d'extraits choisis et revus par notre regretté confrère Gilbert Lazard (Sindbad, 1979), dont l'édition abrégée s'ouvre sur une importante introduction qui donne des clés pour comprendre cet immense texte et ses sources, puisant dans les corpus anciens des hymnes avestiques, des textes parthes, sassanides, et même dans la littérature grecque (le Roman d'Alexandre du pseudo-Callisthène). Mais Ferdowsi s'inspira aussi des compositions épiques de ses prédécesseurs, en moyen-perse et en persan, en particulier de Daqiqi qui fut son prédécesseur immédiat sous les Samanides.

Le Shâhnâmeh est le texte poétique fondateur de la langue persane et de l'identité nationale iranienne. Composé après la conquête arabe, alors que des dynasties turques évincent les persanophones en Asie centrale (tels les Ghaznévides supplantant les Samanides), il retrace l'histoire des dynasties de l'Iran, de leurs luttes, entre les mythes et l'histoire, depuis la création du monde, le légendaire souverain Gayômart, jusqu'à Yazdgerd III, le dernier des Sassanides. La forme est moderne, a écrit G. Lazard, mais la matière est antique, préislamique donc. Ferdowsi a procédé à un examen critique et à des choix dans les sources qui étaient à sa portée. Nous pouvons par exemple attirer l'attention sur des images de cette épopée, plus anciennes de deux siècles, les spectaculaires peintures monumentales de Pendjikent en Sogdiane (Tadjikistan) montrant le héros Rostam combattant des démons ophidiens et des dragons.

Je rappellerai simplement de ce poème épique le long affrontement des Iraniens et des Touraniens (Turcs), ponctué de gigantesques et sanglantes batailles, symbole peut-être de la lutte du Bien et du Mal, je redirai le nom du grand héros le plus connu, le plus fort, Rostam, et j'évoquerai la présence d'êtres fabuleux qui peuplent les airs et la terre, les bénéfiques (l'oiseau Simorgh, les péris) comme les maléfiques (Zohâk le roi-serpent, les dragons ou les *div*). Un exemple frappant de cette richesse peut encore être donné par l'histoire du destin tragique du jeune prince Siyâvoch et de l'amour illicite que lui porte sa belle-mère la reine Soudâbeh, l'épouse du roi Kâous son père : elle a souvent été rapprochée de celle de Joseph et la femme de Putiphar, mais aussi de Phèdre et Hippolyte et d'autres encore, jusqu'à Adonis et à Kombabos. La présence vivante de cette épopée se marque aussi dans le monde persanophone contemporain non seulement avec l'onomastique, mais aussi dans la toponymie de l'Iran et de l'Asie centrale, aux territoires parsemés de « château de Zal », « trône de Djamchid, de Rostam ou de Kobâd ».

Pierre Lecoq, par sa versification, a su rendre en français le rythme des distiques et le souffle épique du texte persan pour le bonheur des lecteurs francophones, tant la musique des luths dans les jardins embaumés que le son des tambours des paladins dans la bataille. Modeste, il montre peu son grand savoir dans cette œuvre, s'effaçant derrière Ferdowsi comme il se doit, mais sa « note du traducteur » s'ouvre sur un distique placé en exergue, écrit en persan, où il nous dit que mener cette traduction à terme lui a pris bien des années. Nous lui en savons gré, car il n'est nul besoin d'être iranologue pour goûter la lecture d'un tel poème qui nous touche autant que peuvent le faire l'Iliade, les Niebelungen, la Chanson de Roland ou le Mahābhārata.



J'ai l'honneur de déposer sur le bureau de l'Académie, de la part de son auteur, l'ouvrage d'Osmund Bopearachchi, *When West Met East: Gandhāran Art Revisited*, New Delhi, Manohar, 2020, deux volumes. Préfacé par Sir John Boardman, le volume I compte 184 pages et 190 illustrations dans le texte ; le volume II est un catalogue précis et somptueusement illustré de 190 œuvres que complètent une riche bibliographie et un index.

Osmund Bopearachchi, directeur de recherches émérite au CNRS et enseignant dans les Universités de Paris-IV, Yale et Berkeley nous délivre une puissante synthèse, fruit d'une expérience sans égale et d'années de recherches et de réflexions approfondies sur l'archéologie, la numismatique, les sources textuelles et les

arts de l'Asie centrale et de l'Inde.

Cet ouvrage offre une approche renouvelée de l'art du Gandhāra qui prend en compte les arts de l'Inde et leurs différentes écoles plus et mieux que des études traditionnellement orientées vers la reconnaissance des traits classiques dans une perspective « gréco-bouddhique ». L'art du Gandhāra, et même les arts au Gandhāra, sont ainsi désormais compris comme étant la résultante de nombreuses interactions, tant gréco-romaines qu'indiennes au sens large, mais au cœur desquelles se trouve la présence du bouddhisme et les communautés urbaines qui suivaient la « Vraie Loi ».

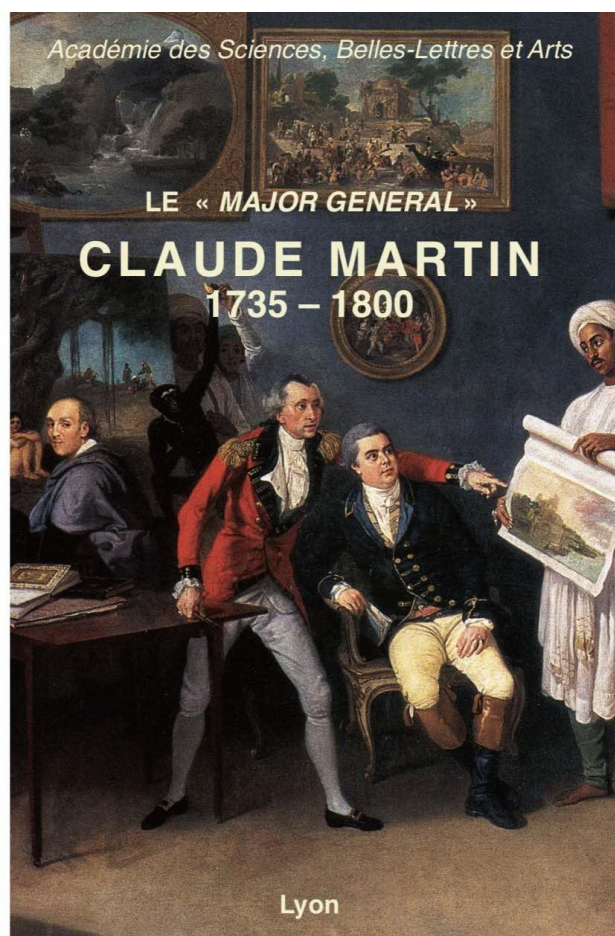
Dès l'introduction historique, Osmund Bopearachchi présente l'expédition d'Alexandre, met en scène la fondation de l'empire maurya et celle des royaumes gréco-bactriens. Ensuite, ce sont les Scythes et les Parthes qui entrent en scène dans le Gandhāra, avant l'arrivée des Kuṣāṇs, l'expansion puis le déclin de leur empire. Un décor multiculturel est ainsi planté.

Le premier chapitre examine alors la manière dont les formes des arts hellénistiques ont été adoptées, reprises et transformées sous l'influence de l'art Maurya et de l'iconographie indienne, tant bouddhique qu'hindouiste et de leurs récits propres. Dans le deuxième chapitre, O. Bopearachchi montre comment les moines érudits ont commandité un art qui suit la séquence chronologique du *Lalitavistara* sanskrit ainsi que des récits provenant de textes plus anciens, depuis la descente du futur Bouddha du Ciel des Tuṣita, sa naissance et sa vie princière au palais, sa renonciation jusqu'à son premier sermon après l'illumination du Parc aux Cerfs de Vārāṇasī. Dès lors se pose la question des sources littéraires qui ont pu inspirer les séquences historiques qui suivent cet événement, qui est le dernier relaté par le

Lalitavistara. Le troisième chapitre envisage ainsi la descente du Bouddha du Ciel Trāyastriṃśa à Sāṃkāśya, ainsi que la conversion de la courtisane Utpalavarṇā et sa dévotion après s'être transformée en roi cakravartin. Examinant les sources écrites ayant pu inspirer les artistes gandhāriens, O. Bopearachchi propose qu'il s'agirait d'écrits antérieurs à la sanskritisation, de textes rédigés en Gāndhārī, en Māgadhī et dans d'autres langues indiennes accessibles alors aux moines bouddhistes, aux donateurs et aux artistes. Le quatrième chapitre offre un examen de représentations inédites des Bodhisattvas Maitreya et Avalokiteśvara dans l'art du Gandhāra. Enfin, le cinquième chapitre aborde la question des dieux hindous dans l'art bouddhique du Gandhāra : il s'agirait pour les bouddhistes de montrer la supériorité de Bouddha sur les grands dieux, Brāhma (dieu créateur) et Indra (dieu du ciel, de la foudre et de la tempête, de la tempête et de la guerre), tandis que l'imagerie Vaiṣṇava, que l'on connaît depuis les monnaies d'Agathocle trouvées à Aī Khanoum et probablement frappées à Taxila, progressait depuis le 3^e siècle.

Les démonstrations et les propositions savantes d'O. Bopearachchi sont appuyées par une riche illustration, constituée en partie d'œuvres totalement inédites et d'un intérêt considérable, tant esthétique qu'historique. Elles sont présentées en détail et en grand format dans le second volume. Les monnaies, les bijoux et la sculpture, ronde-bosse et bas-reliefs, de la Bactriane hellénisée au Gandhāra, ainsi que d'excellentes images de reliefs de monuments bouddhiques connus, comme ceux de Sāñcī, sont mis à la disposition du lecteur, enrichis de notices détaillées.

Les spécialistes, à n'en pas douter, prendront en compte le schéma historique complexe d'O. Bopearachchi qui, solidement appuyé sur des textes et des images largement ignorés, possède une très grande cohérence pour rendre compte de l'évolution complexe des arts et des religions dans le Nord-Ouest de l'Inde, au Gandhāra, de l'arrivée des Grecs aux Kuṣāṇs.



Le « Major general » Claude Martin 1735-1800, Actes de la journée d'hommage au fondateur des établissements « La Martinière » organisée par l'Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Lyon le 29 Novembre 2018, édités par Jean-Marie-Lafont, Georges Barale et Marguerite Yon-Calvet, ouvrage publié avec le concours de la Fondation Claude-Martin, Lyon. Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Lyon, 2019, 310 pages.

Claude Martin (Lyon 1735 – Lucknow 1800) amassa une immense fortune en servant la Compagnie anglaise des Indes, atteignant le grade britannique de *Major General*. Il légua une partie de sa fortune pour créer sous le nom de *La Martinière*, à Lucknow et Calcutta, et à Lyon, des institutions d'éducation qui sont encore en activité aujourd'hui. Dans son testament, Claude Martin chargeait l'Académie de Lyon de veiller à la création

de la Martinière dans sa ville natale. Cette circonstance a été célébrée par l'Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Lyon dans une journée d'hommages par des spécialistes de différentes disciplines historiques et scientifiques, dont le présent volume rassemble les actes.

Dans une riche Introduction, **Jean-Marie Lafont**, spécialiste des Français aux Indes, s'interroge sur la relative paucité d'hommages et d'études consacrés à cet officier général dans sa ville natale, comparés à ceux qui sont parus en Inde et en Angleterre, notamment les travaux de Rosie Llewellyn-Jones. Une telle disparité s'explique par la suspicion française à l'égard du jeune militaire. Enrôlé en 1751 dans les troupes de la Compagnie française des Indes, il fut contraint de passer aux Anglais en mai 1760, lors du siège de Pondichéry. L'analyse de l'auteur éclaire ces sombres circonstances, l'amitié avec le brillant Benoît de Boigne, les difficultés avec le comte de Lally, commandant en chef des forces françaises à l'est du Cap de Bonne Espérance pendant la *Guerre de Sept Ans* (1756-1763) qui aboutit à la perte de l'Inde française. Martin étant resté aux Indes après la défaite, sa fortune acquise au service de notre victorieuse rivale, l'*East India Company*, ne manqua pas de susciter des jalousies. Jean-Marie Lafont fait justice de certaines calomnies, puis détaille les activités de cet esprit cultivé et curieux. On voit ainsi Martin passer de ses ateliers de fabriques d'armes et de munitions à sa résidence, construite sur ses plans et d'où il coordonnait ses opérations commerciales et financières, qui couvraient toute l'Inde et s'étendaient de l'Europe au

Mexique et à la Chine ; dans sa riche bibliothèque se trouvaient des manuscrits persans, sanscrits, birmans, des tableaux européens et indiens, de miniatures indiennes et chinoises. **Jean-Marie Lafont** aborde dans un autre chapitre le milieu « français » de Lucknow, militaires réfugiés en Awadh après la prise de Chandernagor, et rappelle comment il se lança dans les affaires. Ce milieu comprenait, outre Claude Martin, dont l'activité de grand industriel et de bâtisseur est ici retracée, Jean-Baptiste Gentil et Antoine-Louis Polier. Le peintre Jehan-Joseph Zoffany a laissé d'attachantes images de cet entourage, de son faste et de ses intérêts pour la civilisation de l'Inde. Gentil écrivit ses *Mémoires*, reflet de ses curiosités encyclopédiques et fit don à Buffon, pour le Jardin du Roi, de plantes, d'animaux, et de médailles ; Polier, officier suisse, excellent architecte militaire, possédait lui aussi une excellente bibliothèque orientale, et il importa en Europe le premier exemplaire connu des *Vedas*.

Marguerite Yon-Calvet retrace ensuite la carrière de Claude Martin en quelques dates, avec une très utile carte de l'Inde et des forces en présence durant la *Guerre de Sept Ans*. Dans un autre chapitre, modestement intitulé *Le Testament*, notre consœur traite du long document qui est à l'origine de la fondation de La Martinière de Lyon, et des Martinières de Lucknow et Calcutta. Les clauses détaillées, d'où ne sont pas oubliés jusqu'au salaire des jardiniers du palais de Constantia abritant la Martinière de Lucknow, permettent de retracer la personnalité complexe de celui qui fut à la fois un aventurier et un potentat oriental, un entrepreneur habile et efficace, un homme d'argent maîtrisant à la perfection les questions bancaires, en même temps qu'un curieux des sciences et ouvert aux idées et aux techniques nouvelles, un homme de tolérance en matière de religion, capable d'une réelle générosité et d'une ouverture d'esprit assez notable. Attaché à sa famille et à sa patrie lyonnaise et fier de ce qu'il a accompli, et même s'il n'est jamais revenu en France, il se montre soucieux de laisser à travers ses legs une belle image durable liée à la mémoire de son nom, que porte encore à Lyon sa famille (la descendance de ses frères). Rédigé à Lucknow dans le (médiocre) anglais de Claude Martin, ce document fut traduit en France sur ordre du Préfet de Lyon en 1802, et c'est alors que se généralisa l'appellation populaire lyonnaise de « Major Martin », alors que son grade dans l'armée britannique était *Major General*, équivalent de général de division.

Jacques Chevallier se penche sur les douloureux troubles génito-urinaires qui furent les « compagnons » de toute la vie de Claude Martin et qu'il décrit minutieusement dans ses lettres. Ses efforts d'auto-traitements (qui font aujourd'hui frémir) s'appuyaient sur l'excellente bibliothèque médicale et les instruments qu'il possédait.

Joseph Remillieux étudie le véritable « polymathe » selon l'esprit des Lumières que fut Claude Martin. L'*Inventaire après décès* de ses collections, de son immense bibliothèque et de ses « machines » permet de retracer ses intérêts pour toutes les sciences de son temps : outre ce qui concerne l'art militaire (topologie, balistique, chimie des poudres), mathématique, astronomie, électricité, thermodynamique... Ces compétences étayées par sa fortune permirent à Claude Martin d'accéder aux innovations telles que télescopes, machines à vapeur, jusqu'aux montgolfières qu'il réussit à faire voler à Lucknow.

Jean-François Duchamp évoque l'orgue que Claude Martin avait fait venir d'Europe et s'interroge sur la musique qu'il pouvait écouter à Lucknow.

Georges Barale retrace le destin des magnifiques et savantes planches botaniques de la collection Claude Martin, exécutées par des peintres formés à la tradition moghole, représentant des plantes de l'Inde, et qui sont aujourd'hui au *Royal Botanical Garden* de Kew.

Pierre Crépel replace la création de la Martinière de Lyon dans l'histoire houleuse des relations entre l'Académie et la Ville de Lyon au XIX^e siècle, en puisant dans les archives de sources laissées jusqu'à présent inexploitées, qui ouvrent des pistes sur les questions d'économie, de morale et de « genre », s'agissant de la création d'établissements d'éducation pour les filles comme pour les garçons.

Georges Barale étudie la nouvelle méthode d'enseignement élaborée par Charles Henry Tabareau (1790-1866) pour être mise en pratique dans l'établissement souhaité par Claude Martin et dont Tabareau fut le premier directeur. La « méthode Tabareau », inspirée des principes du Conservatoire des Arts et Métiers à Paris, et de l'École des Arts et Métiers de Châlons-sur-Marne, a fait la réputation de l'école de La Martinière dont les élèves étaient « *formés à des habitudes d'ordre, un esprit de méthode, des goûts d'étude, une capacité de travail, une rectitude de raisonnement, un développement d'aptitudes intellectuelles, un concours de connaissances techniques, et des principes de morale* ».

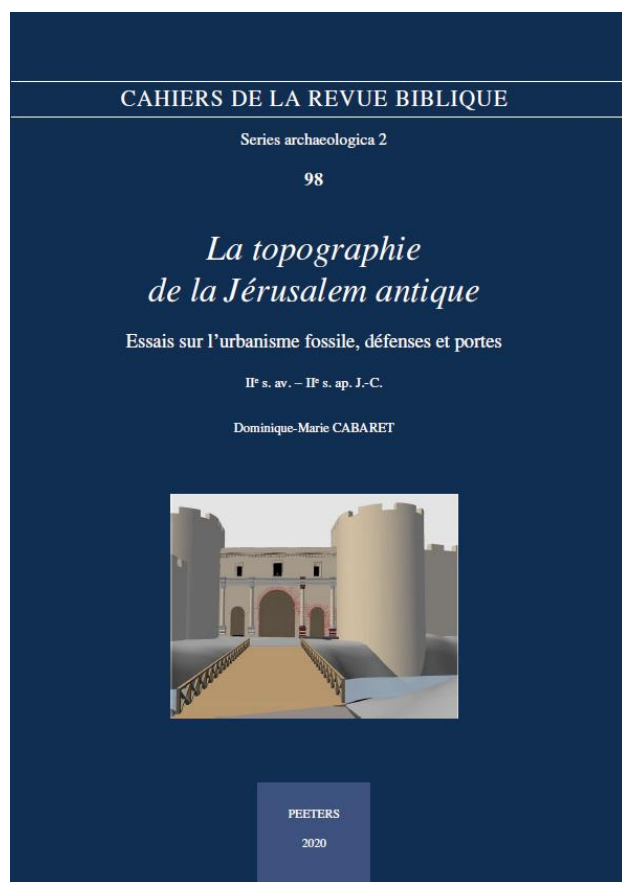
Bruno Permezel pour sa part, lui-même descendant d'un frère de Claude Martin, aborde « l'après *Major General* », les heurs et malheurs de la famille Martin. Cette famille de notables lyonnais comprend entre autres Christophe Martin, maire de Lyon de 1835 à 1840, et une héroïque descendante, Daisy, active résistante assassinée par les Nazis en 1944.

Gérard Bruyère évoque les honneurs posthumes et la figure du *Major General* dans les monuments publics lyonnais, dont la distribution dans l'espace urbain reflète des sentiments ambigus qu'inspira longtemps à sa ville natale la personnalité complexe du mécène.

Jean-Pol Donné étudie l'aspect numismatique de la carrière du *Major General*, tant les curieuses médailles émises à son effigie, des *tokens* ou jetons-monnaies destinés à faciliter ses transactions commerciales en Inde, que les médailles honorifiques frappées par la suite pour la Martinière de Lyon, portant le profil de Claude Martin et sa devise LABORE ET CONSTANTIA.

Jacques Garden enfin, retrace l'histoire singulière des Martinières de Lyon, associée à l'enseignement des métiers de la soie, lien subtil entre l'Inde et la cité des confluences. Les « anciens », dont l'Association actuelle est très active, comprennent des personnalités aussi variées que les frères Auguste et Louis Lumière, l'architecte Tony Garnier, ou Frédéric Dard, créateur de l'immortel commissaire San Antonio.

L'ouvrage, avec une conclusion de **Jean-Marie Lafont** ouvrant sur de nouvelles perspectives de recherches, est richement illustré et comprend de nombreux et précieux documents d'archives.



J'ai l'honneur de déposer sur le bureau de l'Académie le volume 98 des *Cahiers de la Revue Biblique*, *series archaeologica 2*.

Dominique Marie Cabaret : *La Topographie de la Jérusalem ancienne, Essai sur l'urbanisme fossile, défenses et portes, du 2^e s. av. – 2^e s. ap. J.-C.* ; 376 pages, 168 figures et 8 cartes récapitulatives. Il est la publication d'un doctorat sous la conduite de François Villeneuve (Paris I – Panthéon Sorbonne), auquel ont été ajoutés deux chapitres complémentaires.

Dominique Cabaret, bardé de diplômes et professeur à l'École biblique et archéologique française de Jérusalem, a voulu par un doctorat en Sorbonne, éprouver différentes études qu'il menait de la Jérusalem antique. Il a jeté un regard neuf sur un sujet rebattu depuis cent cinquante

ans remis au goût du jour par les récentes fouilles, fort étendues dans la Jérusalem intra-muros, avec les allures d'un débat. La démonstration est accompagnée d'une abondante illustration de première main, réalisée par l'auteur lui-même. Elle nous invite à revoir l'évolution de l'urbanisme de la Jérusalem hasmonéenne jusqu'à Hadrien. Habiter sur place a donné à Cabaret une bonne maîtrise de la topographie et de l'archéologie de Jérusalem. Avec son habilité d'ingénieur, l'auteur use des technologies nouvelles permises par l'ordinateur et les vues prises de satellite désormais disponibles, qu'il confronte aux cartes anciennes et à l'exploration assidue sur le terrain. Il a tenu la méthode de Gérard Thébault, ingénieur topographe et archéologue, pionnier en la matière, testée sur les mesures qui rythment les remparts de Doura-Europos. G. Thebault en a fait récemment le sujet d'une brillante thèse de doctorat en Sorbonne. Il méritait d'être suivi.

D. Cabaret apporte une interprétation renouvelée de l'extension de la ville de Jérusalem vers le nord dès l'époque hasmonéenne, bousculant nombre de dogmes établis que les spécialistes auront peut-être du mal à maintenir. Le débat est ouvert. L'utilisation des technologies de pointe restitue les réseaux viaires fossiles dans l'actuelle trame urbaine de la vieille ville, qui dessinent l'implantation primitive des quartiers. Par les données de l'arpentage antique, dont la reprise de l'acquis est récente, l'assemblage des quartiers organise une chronologie et offre des arguments pour dater leur fondation. L'ensemble est plaqué sur ce que l'on sait d'eux par une histoire où Flavius Josèphe reste le guide obligé. La

combinaison des différentes approches a décidé de la méthode. Les résultats confluent dans un rafraîchissement des certitudes convenues. La nouveauté du rapport est sensible.

L'enquête considère d'abord la configuration de l'ensemble par l'extension par étapes de ses limites dont les remparts et leurs portes. Les sources mentionnent trois enceintes, laborieusement identifiées sur le terrain depuis cent ans par les commentateurs. L'argument se veut topographique. La bonne compréhension des circulations se plie à l'obligation du plus court chemin d'un point à un autre et à la nécessité de la défense qui obéit au relief. Les portes ont été des lieux de propagande. Contrairement à l'opinion communément reçue, le Deuxième mur de Jérusalem n'aurait pas été érigé par Hérode le Grand mais par Jean Hyrcan qui, après un début de pontificat tumultueux, connut une longue période de paix et de prospérité. On sait par Josèphe qu'il bâtit la citadelle *Bâris*, convertie plus tard en l'*Antonia* au côté nord du Temple. Hyrcan en fit son palais ; on sait qu'il s'était préparé un splendide tombeau proche du Premier mur, dans l'actuel quartier chrétien. Les réseaux viaires fossiles indiquent qu'il faut aussi lui attribuer la création d'un nouveau quartier qui, au nord, atteignit la porte de Damas en intégrant la *Bâris*. L'événement fut considérable : pour la première fois Jérusalem débordait de l'antique Premier mur. Le réseau des rues du nouveau quartier, encore visible en partie dans le tissu contemporain, a adopté un plan original : la place de la porte de Damas s'ouvrait en agora semi-ellipsoïdale d'où partaient non pas deux rues comme le montre la carte de Mādabā mais trois, formant une patte d'oie réglée sur l'esplanade du temple pré-hérodien. La rue centrale menait au sanctuaire et à la ville basse ; la rue orientale desservait la *Bâris* ; la rue occidentale conduisait à la « ville haute » enserrée dans le Premier mur. La formule témoigne du vœu de Jean Hyrcan de doter sa capitale d'un élégant quartier au plus près de son palais, puissamment défendu par une nouvelle enceinte et possédant un réseau viaire élaboré.

Hérode le Grand fut le principal bénéficiaire d'un tel élan sur lequel vint se manifester son génie bâtisseur. La trame fossile montre qu'il a loti au nord du temple un nouveau quartier hors-les-murs aux rues orthogonales, dit le *Bézétha*, pour y placer, non loin des piscines de *Bethesda* connues pour leur vertu curative, enfin un théâtre à la romaine. Un hippodrome fut aussi bâti hors de la ville qui devait accueillir à Jérusalem des jeux en l'honneur d'Octave acclamé *Imperator* à la suite de la victoire d'Actium. L'agrandissement du temple obligea Hérode à tracer l'actuelle *via dolorosa*, en perçant une porte dans le Deuxième mur : l'arc de l'*Ecce Homo* attribué jusqu'ici à d'Hadrien. Cabaret y consacre un chapitre entier fort détaillé pour reconstituer une porte urbaine avec le programme d'un décor de colonnes libres aux chapiteaux à corbeille de feuilles lisses. Le passage était encadré de deux tours rondes à la mode hérodiennne. Selon Josèphe qui n'indique pas son lieu, le monarque avait encore construit en son honneur un « monument d'Hérode ». L'auteur propose de le replacer au nord de l'actuelle porte de Damas, à l'endroit des pauvres vestiges d'un majestueux bâtiment circulaire, où domine l'*opus reticulatum*, de plus de trente mètres de diamètre, haut sans doute d'autant. L'architecture, par son ampleur et ses dimensions comparables, rappelle le trophée contemporain des Alpes de La Turbie qui a célébré la victoire d'Auguste sur les peuples alpins. À la sortie de la porte de Damas, la vue devait tomber sur cet édifice mémorial voué à la magnificence du roi.

Plus tard, le règne d'Hérode Agrippa fut jalonné de projets grandioses, interrompus par la brièveté de son règne. Le petit-fils d'Hérode, voulant rivaliser avec la propagande

évergétique du grand-père, eut le temps de déployer la ville encore plus au nord dans une Troisième enceinte près de laquelle il édifia sa propre tombe, au Tombeau dit des Rois qui, plus tard, échut à la dynastie d'Adiabène. Le déploiement du camp de la 10^e *Legio Fretensis* installé sur ordre de Titus se retrouve dans les quartiers arménien et juif de la vieille ville. L'hypothèse remise en cause par beaucoup est pourtant inscrite dans l'organisation du réseau viaire des deux quartiers, mettant en évidence un camp dans les normes de l'armée romaine. Enfin, Jérusalem n'aura pas été reconstruite mais embellie par Hadrien qui en fit une colonie romaine dotée de rues à colonnes et d'un forum. Il y aurait fait célébrer son propre culte sur l'ancien temple juif, et celui de Jupiter en place du Sépulcre. La forme irrégulière, énigmatique du podium omeyyade du Dôme de la Roche serait le vestige de la plate-forme où aurait été dressée une statue équestre d'Hadrien attestée par les sources. Des alignements astronomiques, mettant en connexion les sites du Sépulcre et de la Roche, en auraient commandé la disposition.

Tout au long de l'étude, l'auteur bat, cependant sans provocation, les cartes d'un dossier qui, aussi sensible, ne manquera pas de susciter des résistances. Il y progresse avec détermination en remettant sur la table des hypothèses qui, naguère, avaient emporté l'adhésion. Il y expose des idées nouvelles qui relanceront, dans une tradition française, la recherche où pesait le monopole anglo-saxon.